

lité des familles. Bientôt on reconnaît leur imposture, on rejette leurs méthodes. Ils s'en détachent comme tout le monde, et se mettent à en exploiter une nouvelle, presque toujours avec avantage : car il n'est pas de système si absurde qui ne puisse espérer en France un triomphe d'un ou deux ans.

Il est cependant une remarque à faire : ces méthodes, qui au bout de quelque temps sont rejetées avec mépris, ont produit dans les commencements quelques résultats spécieux. Cela ne doit pas nous surprendre : pour assurer quelques succès à son système, l'inventeur prodiguait son temps et ses efforts ; les résultats qu'il obtenait éblouissaient des yeux prévenus ; on attribuait à ses méthodes ce qui n'était dû qu'à son zèle.

Mettez dans l'application de la méthode ordinaire et légale ce zèle ardent, inquiet, infatigable que déployaient ces spéculateurs dans l'intérêt de leur vanité ou de leur fortune, vos succès seront aussi brillants, et bien plus durables.

Quelle est donc cette méthode ?— Celle que vos maîtres ont employée pour vous instruire.

Que l'enseignement soit simultané, mutuel ou mixte, la marche en est toujours la même. Commencer par les notions les plus faciles, ne rien dire sans l'expliquer clairement, s'assurer que chaque élève a compris, s'avancer ensuite à des notions plus compliquées, revenir sur les leçons précédentes et les revoir sans cesse, faire de temps en temps une halte pour considérer dans son ensemble ce qu'on a vu en détail, exercer continuellement la mémoire, mais ne l'exercer que sur des objets que l'intelligence a saisis, mesurer la dose du travail sur la capacité naturelle des enfants, et dans toute cette œuvre être patient, actif, complaisant, infatigable, telle est la méthode dont vos maîtres ont usé en vous instruisant, telle est celle que vous devez suivre.

Si quelqu'un de vos élèves a l'intelligence lente, la mémoire infidèle, la conception embarrassée, ne vous rebutez pas ; préservez-le avec soin du découragement qui, pour lui, deviendrait mortel ; et comme il a besoin de faire plus d'efforts, tâchez d'augmenter ses forces.

Vous augmenterez ses forces en excitant son courage et en lui inspirant de la confiance en lui-même. Il faudra donc écouter avec une imperturbable complaisance toutes ses divagations, le ramener dans la voie droite sans lui laisser voir qu'il s'en était écarté, ne pas paraître attacher plus d'importance à ses fautes qu'aux fautes moins grossières de ses émules, signaler à l'attention des autres et à la sienne la plus légère apparence de progrès. Vous ne pourrez louer ce qui sera mieux ; vous louerez ce qui sera moins mal.

Il est rare que, dans une école, les enfants ainsi maltraités de la nature soient en grand nombre : on trouve plus fréquemment, surtout dans certaines provinces, des enfants dont l'esprit n'est que trop éveillé. La dissipation qui leur est naturelle livre aux bonnes intentions de l'instituteur une guerre incessante.

Pour fixer l'attention de ces jeunes étourdis, votre zèle vous suggérera toutes sortes de ruses innocentes. Vous leur accorderez quelquefois une demi-récréation ; vous les laisserez respirer pendant quelques minutes ; vous les lasserez par le récit de quelque agréable histoire, promise à l'application et accordée au succès. Vous ferez moins d'explications, et vous exigerez qu'ils apprennent davantage par eux-mêmes. Vous multiplierez les concours entre eux et tous les moyens d'émulation.

Quelle que soit leur vivacité, leur étourderie, ne cessez jamais de vous posséder. L'enseignement doit toujours être grave. En général, parlez plutôt bas que haut. Quand le maître élève la voix, l'écolier se met naturellement à l'unisson avec lui. A la faveur de cet échange bruyant de paroles, les conversations particulières s'établissent faci-

lement dans la classe. Au contraire, quand le maître parle bas, aucun élève ne peut causer sans être entendu. Rien de plus absurde que ce préjugé, trop répandu dans les campagnes, qui accorde le plus de mérite à l'instituteur qui, dans l'église et dans l'école, étourdit le plus les oreilles : préjugé aussi nuisible à une bonne discipline qu'à la santé de l'instituteur, qu'épuisent ces ridicules efforts.

D'ailleurs, l'homme qui crie s'agite nécessairement ; il lui est difficile de conserver cette tenue calme et décente qui donne de l'autorité à l'enseignement.

Je ne vous interdis cependant pas, gardez-vous de le croire, de vous livrer à ces vives émotions qui, en se communiquant du maître aux élèves, répandent dans une classe la chaleur et la vie. Il est bon que l'instituteur s'anime, et que, de temps à autre, sans crier, il élève la voix. Il se fatigue davantage, mais il enseigne bien mieux. J'aime qu'un maître, au sortir de la classe, soit comme hors d'haleine, et que le repos lui soit beaucoup plus nécessaire qu'aux enfants.

TH. H. BARRAU.

De la Calligraphie.

V.

DES PROCÉDÉS PROPRES À DISPOSER LES ÉLÈVES À L'OBSERVATION ET À L'IMITATION.

(Suite.)

Il n'importe pas seulement que l'instituteur fasse usage de méthodes sagement progressives et d'une application facile ; il faut encore qu'il les emploie avec discernement, et qu'il s'efforce en même temps de hâter, par tous les moyens possibles, le développement des facultés naissantes des enfants ; on y parvient :

1o En occupant sans cesse les élèves, d'une manière agréable ou utile, dès leur entrée à l'école ;

2o En proportionnant leur tâche de chaque jour à leur âge, à leur force et à leur degré d'intelligence ;

3o En leur donnant, de bonne heure, l'habitude d'*observer*, de *comparer*, de *juger*, c'est-à-dire l'habitude d'un travail intelligent.

Ces principes, qu'indiquent la pratique, sont de la plus haute importance, et il n'est pas une branche de l'instruction primaire qui n'en réclame l'application.

Pour ne parler que de l'écriture, que n'exige-t-elle pas afin que les progrès soient ce qu'ils peuvent être, eu égard à l'*organisation* plus ou moins heureuse de la main ? Ne faut-il pas que les enfants sachent tout voir dans un *élément*, tout remarquer dans une *lettre*, tout saisir dans un *assemblage de lettres*, sous le double rapport de la forme de chaque caractère et de chaque liaison ?

Ne convient-il pas, en outre, que les élèves puissent juger eux-mêmes leur propre travail, exécuté sur l'ardoise ou sur le papier : c'est-à-dire reconnaître *ce qui est bien*, et *ce qui est mal* ? Un élève qui sait remarquer ses défauts, peut, avec le temps et de l'exercice, parvenir à les corriger, surtout si le maître, ne se bornant pas à dire : *cette lettre n'est pas assez penchée, celle-ci l'est trop ; ce mot n'est pas bien, celui-ci est mal ; recommencez, recommencez encore*, lui donnent le moyen de comparer, de vérifier, enfin, de bien faire, ainsi que cela a lieu pour les autres branches.

Mais pour faire acquérir vite et sûrement aux enfants *cette habitude d'observation et cet esprit d'imitation* qui doivent assurer leurs progrès en calligraphie, il ne suffit pas d'expliquer ce qui se rapporte à chaque élément, à chaque lettre, en traçant même ces caractères devant les élèves ; car ce n'est leur donner que la connaissance des formes et la manière de les reproduire avec plus ou moins de bonheur. Ce n'est pas assez non plus d'exposer sur le tableau, à chaque leçon, aux regards de tous les élèves, les défauts qu'on a remarqués dans leur travail, en leur donnant, avec la cause des imperfections qui leur sont signalées, les moyens de les éviter ; car ce n'est encore que mettre les commençants en état de juger leur écriture et de l'améliorer.

Ces démonstrations, tant par les impressions qu'elles produisent sur les enfants, que par les lumières qu'elles leur communiquent, sont assurément très-intéressantes et très-utiles ; néanmoins une chose est encore nécessaire, indispensable même pour achever de